

# IRRÉVÉRENCE

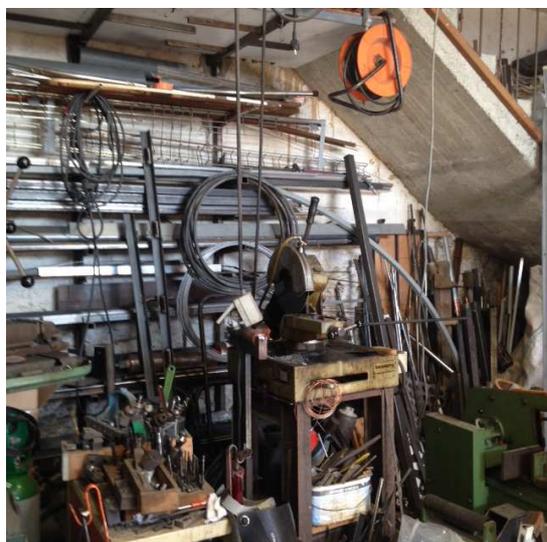
## Entretien avec Vincent Gontier

Vincent Gontier fait partie des 5 artistes qui ont accepté généreusement de parrainer l'exposition « Irrévérence ». Nous sommes allés découvrir son atelier sur les hauteurs de Voiron, un lieu magique, hors du monde et du temps, noyé dans un havre de verdure et de lumière.

A peine entrés dans l'atelier, le ton est donné. Sur un côté, des outillages en acier occupent l'espace, acquis ou créés par l'artiste en vue d'une tâche particulière: perceuses à colonne, postes à souder, scie fraise, scie alternative etc. Tous ces instruments témoignent du désir d'autonomie du plasticien. Néanmoins, parfois, il lui faut faire appel à des industriels, en particulier la société Allimand (concepteur et constructeur de machines à papier) pour produire des blocs d'acier pré-usinés, habitants insolites de cette caverne hors normes.



Alignés sur un autre côté de l'atelier, des cartons de journaux (Le Monde, Dauphiné, bulletins de vote) s'accumulent sur le sol.



Acier, papier, art créatif industriel et poétique pour les assembler et les réinventer, voilà l'univers original de Vincent Gontier. Silence ! Ici, on ne tourne pas comme au cinéma mais, on découpe, on cisèle au jet d'eau ou au laser, on brûle et on sculpte des phrases à la loupe. Tout cela avec minutie et délicatesse pour créer un monde imaginaire dichotomique, composé d'architectures solides et de constellations arborescentes, spatiales et volatiles.

**GL - Vincent Gontier, pouvez-vous nous parler de votre démarche ?**

**VG** - A 16 ans, j'ai commencé à gagner mes premiers sous en distribuant des prospectus dans les boîtes aux lettres. C'était là, mon premier rapport au papier. Deux années après, mon père ayant intégré un hôpital psychiatrique, je me suis occupé d'un mourant, dans le service gériatrique et l'ai accompagné jusqu'à la morgue, avec un brancardier. Cette expérience, en rapport avec la fragilité de l'humain et la mémoire m'a beaucoup marqué, en aiguisant ma sensibilité : mon regard sur les autres et sur le monde avait changé.



Par la suite, l'école des Beaux-Arts a été pour moi comme un radeau, un espace ouvert. Je pouvais essayer de mettre en place une écriture personnelle. On m'en donnait les moyens et on m'y poussait. C'est important d'apprendre à regarder. Je ne sais pas qui je suis, sinon un gamin, d'une patience infinie, qui joue de façon obsessionnelle. Le but au fond, est de toujours garder une certaine maîtrise pour ne pas devenir fou.

**GL - Pourquoi avoir choisi le papier et l'acier, comme matériaux de création ?**

**VG** - Gamin, je dessinais déjà beaucoup. J'ai réalisé notamment de grands formats, en juxtaposant plusieurs feuilles de papier. Progressivement, je me suis tourné vers le papier



journal pour le mettre à l'épreuve, dans des contextes différents. J'ai commencé à « déboulonner » les sculptures, les assemblages, dans une dynamique d'opposés (papier et acier, fragilité et solidité, éphémère et intemporalité etc.). Après avoir dessiné des sculptures, je les « désassemble » imaginaires alors que s'ouvre à moi un nouvel espace, le papier journal, comme juxtaposition de feuillets.

Ce qui est élémentaire dans mon travail, c'est de reconditionner le papier journal, par pliage, réduction, assemblage etc. Le papier journal est en fait mon unité de mesure. L'acier intervient ensuite dans un rapport de confrontation pour produire un tout.  $1+1=1$ . Je suis essentiellement sculpteur. Ce n'est pas parce que j'ouvre une voie que l'autre disparaît. Papier et acier vont ensemble.

**GL** – *Quelles sont les grandes phases de votre travail ?*

**VG** – Il y a eu la série des « croquis-sculptures » ; celle des petites sculptures « compactus », réductions au dixième, en acier et papier journal, telles des architectures imaginaires ; celle des « origamis », installations en papier plié, évoquant le paysage urbain ; celle des « synapses », papiers rouleautés comme de fines baguettes, assemblées avec des épingles de papetier et organisées en sculptures spatiales. Il y a eu aussi la série des « barques en acier », effilées, que m’a inspirée un voyage en Nouvelle Zélande. Dans mon travail de création, ces pirogues sont assimilées à des flèches qui traversent l’espace, en permettant le passage d’un lieu de vie à un autre. Sur les flancs des barques, des phrases poétiques, découpées au laser renvoient à l’énergie primitive des sociétés amazoniennes.



« Nous sommes la terre, l’air, le feu et l’eau et nous nous efforçons d’atteindre l’équilibre entre ces éléments de nos vies... »

« L’homme que j’étais, je ne le suis plus Il n’est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude... »

Dans une toute dernière phase de mon travail, celle des « dessins brûlés », je prends en compte le contenu du journal pour le faire apparaître sur des feuilles de papier. Les phrases sont découpées à la chaleur de la loupe. Le quotidien retrouve ainsi sa vocation première d’information, en devenant œuvre d’art.



**GL** – *Qu’est-ce qui vous a séduit dans le thème Irrévérence, moteur de l’exposition ?*

**VG** - j’ai vu là l’opportunité de poursuivre mon travail de recherche « Jours de soleil », sur les dessins brûlés. Une simple page du « quotidien », choisie dans une revue de presse, est agrandie et parcourue lentement à la loupe par la lumière du soleil qui brûle et découpe les lettres. Seul le titre de l’information reste visible. Je veux faire basculer l’information dans le champ du dessin qui illustre le fait d’actualité en noir et blanc: dans ce but, je

remplace les photos en couleurs par les dessins de ces photos. Ainsi par exemple, sous le titre «La tragédie des migrants en Méditerranée» apparait la photo en noir et blanc d'un meurtre aux Philippines. Là où l'on est interpellé par le titre, on ne voit qu'un dessin, avec une charge lourde et dramatique qui met en jeu l'histoire, le rôle de l'homme dans le monde. C'est « l'esthétique du drame humain ».



Ce qui me paraît au final irrévérencieux, c'est d'une part l'utilisation du journal pour le brûler, et d'autre part le télescopage entre l'information et le confort de notre société démocratique. Brûler le journal cependant n'a rien ici d'un autodafé. Je prends en compte le sens du journal. Je mets en presse ses feuillets et en distribue quelques bribes.

**GL** – Associer artistes professionnels et amateurs dans cette exposition vous semble-t-il une bonne idée ?

**VG** – Je me méfie du terme « amateurs » et préférerais celui de « jeune production plastique ». Dans cette optique, être un peu connu pourrait favoriser une dynamique de découverte. Il faudrait que les artistes exposés dans la grande salle soient de jeunes plasticiens auxquels serait offerte l'occasion de montrer leurs réalisations. Si le mot amateur me gêne, c'est parce qu'il peut renvoyer à dilettantisme et loisir créatif. Il y a là un problème de fond. Qu'est-ce que la nouvelle création en 2017 ? Ce n'est pas, me semble-t-il un compotier. Quoique ! Cette histoire de l'art qui nous porte, où en est-elle aujourd'hui ?



Propos recueillis par **Gisèle Lipovetsky**